

Chloé Robichaud

« J'adore parler de l'affirmation de soi dans sa différence, un thème qui me rejoint sur plusieurs de mes projets et je trouvais que les politiciennes étaient parfaites pour l'incarner. »

Julie Vaillancourt

Number 305, December 2016

Pays Chloé Robichaud

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84719ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaillancourt, J. (2016). Chloé Robichaud : « J'adore parler de l'affirmation de soi dans sa différence, un thème qui me rejoint sur plusieurs de mes projets et je trouvais que les politiciennes étaient parfaites pour l'incarner. ». *Séquences : la revue de cinéma*, (305), 6–9.

Chloé Robichaud

« J'adore parler de l'affirmation de soi dans sa différence, un thème qui me rejoint sur plusieurs de mes projets et je trouvais que les politiciennes étaient parfaites pour l'incarner. »



Après avoir présenté **Pays** au Festival International du Film de Toronto, la cinéaste originaire de Cap-Rouge était de retour en son pays pour l'ouverture du Festival de Cinéma de la Ville de Québec. Un « moment magique », confie Chloé, au sujet de la présentation de son deuxième long métrage. **Pays** présente le portrait de trois femmes d'âges et d'horizons divers qui évoluent dans le milieu de la politique. Celle qui avait fait un premier tour de piste remarqué avec **Sarah préfère la course** (2013), sans oublier la présentation de son court **Chef de Meute** (2012) à Cannes, puis le rayonnement international de la série *Web Féminin / Féminin* (2014), continue d'inscrire sa filmographie dans un cinéma des femmes, à la manière des Léa Pool qui ont façonné le cinéma d'ici. Malgré sa courte filmographie, Chloé Robichaud demeure fidèle à sa signature et met en scène des personnages féminins diversifiés, afin de proposer une variété de modèles, qu'ils soient politiques, cinématographiques ou tout simplement féminins.

PROPOS RECUEILLIS PAR JULIE VAILLANCOURT

Pays porte sur l'univers de la politique, un sujet, a priori, éloigné de ton premier long métrage. D'emblée, qu'est-ce qui t'a séduite dans cette thématique ?

J'ai d'abord eu l'idée des personnages lorsque j'étais en pré-production de **Sarah préfère la course**. On dirait que j'appréhendais déjà le deuil que j'allais avoir... J'ai pensé à ces femmes, car j'avais le goût de parler de femmes en politique. Jeune ado et même à l'université, j'ai beaucoup lu sur la politique, donc on dirait que l'idée s'est imposée à moi. Aussi, j'adore parler de l'affirmation de soi dans sa différence, un thème qui me rejoint sur plusieurs de mes projets et je trouvais que les politiciennes étaient parfaites pour l'incarner : c'est plutôt rare de voir des femmes en politique même si ça tend à changer. Aussi, comment balancer la vie personnelle et professionnelle ; ce sont des femmes qui ont des postes à responsabilités. Que ce soit pour les femmes ou les hommes, quand tu travailles pour ta communauté, ça vient avec une pression qui est assez énorme.

Parlant de pression, dans l'écriture scénaristique, pour Sarah préfère la course, tu travaillais sur ce scénario depuis ton adolescence. Pour Pays, le processus a pris trois ans d'écriture, avec notamment des consultants au scénario (Valérie Beaugrand-Champagne). C'était nécessaire

j'imagine de baser ton propos sur des recherches et intervenants du milieu, vu la complexité du sujet ?

Au début de l'écriture, je me suis vite rendu compte de mes limites, dans le sens où je voulais créer un conflit politique — même si ce qui est à l'avant-plan est la psychologie des personnages — et il fallait les ancrer dans un contexte plausible. Je connais la sphère politique, mais je sentais que juste dans le *body language* et l'agissement des personnages, j'avais besoin de creuser plus loin. Et la situation minière aussi, qui est quand même inspirée de l'attitude des Canadiens dans d'autres pays... J'avais une idée de ce dossier-là, mais j'avais besoin d'aide. J'ai été chanceuse, car d'anciens politiciens m'ont ouvertement parlé des bons et des moins bons côtés de la politique. J'ai pas senti que je faisais face à de la *bullshit* ; on n'essayait pas de m'enjoliver le monde de la politique ou de le rendre plus sombre qu'il ne l'est vraiment. Ce qui fait, je pense, que le film est un portrait quand même réaliste.

Tu situes ton histoire dans le pays insulaire fictif de Besco, au large du Canada (Terre-Neuve tient lieu de décor). Évidemment, la métaphore du Québec est immanquable ; plusieurs y verront les questions d'indépendance ou encore des situations similaires comme le tireur de Pauline Marois au Métropolis...

Photo : Une île fictive...[où] trouver quelque chose qui fait écho à notre propre situation

Le pire c'est que — on n'est pas obligé de me croire — je jure que j'ai eu cette idée avant que ça arrive ! Quand j'ai vu ça aux nouvelles, je me suis dit : « la réalité est en train de rattraper la fiction ! » C'est aussi pour ça que le film ouvre avec « inspiré de faits réels » pour que les gens puissent se dire « telle situation fait écho à ce que je vis, à ce que ma communauté vit ». Aussi, je l'ai ancré sur une île fictive ; on peut tous, peu importe d'où l'on vient, trouver quelque chose qui fait écho à notre propre situation.

Ton Pays a quelque chose d'une « grande séduction » où le paysage devient à lui seul un personnage avec son propre souffle, son propre rythme. Pour toi, que revêt la signification du titre ? (traduit par Boundaries)

Pour moi, « Pays » c'est l'humain. Chaque personne a son propre pays intérieur, dans le sens où on a tous nos règles, nos limites, nos idéaux, notre façon de penser et à un moment donné, je pense que si chaque individu s'affirme dans ce qu'il est, je crois qu'on va être une meilleure collectivité, plus solidaire. Quand on a pensé à la traduction de « Pays » en anglais, « Country » laissait sous-entendre *country music* ou la campagne. **Boundaries** donnait cette idée de frontière, le fait d'en avoir ou de ne pas en avoir, et les personnages aussi s'ouvrent sur eux-mêmes. Dans ce sens, je trouvais que c'était fidèle au thème du film.

Sarah préfère la course se situe dans l'univers du sport et Pays dans le milieu de la politique. Quoique très différents, ces deux milieux, en lien avec la place de la femme, possèdent une similitude : historiquement masculins, les femmes y luttent encore pour leur place, leur égalité, leur image, la perception qu'on a d'elles et de leurs compétences. C'est d'ailleurs abordé en filigrane au début de Pays, avec les répliques adressées à Félix. C'est important pour toi de parler de la place de la femme en société ?

Je pense qu'on parle de ce qu'on connaît et moi-même étant dans le milieu du cinéma, en réalisation, il n'y a pas beaucoup de femmes et on n'arrête pas de me le dire. On essaye justement que les choses changent, qu'il y ait plus de cinéma au féminin, dans le sens de femmes derrière la caméra. Il y a un vent d'optimisme, je l'espère... Mais je me suis toujours sentie un peu différente, probablement aussi à cause de mon homosexualité. On est tous différents et on a tous notre personnalité, mais probablement que mon inconscient a toujours été attiré par des personnages atypiques dans des situations atypiques. En évoluant aussi, je fais des choix qui sont de plus en plus conscients et j'ai envie de mettre à l'avant-plan des personnages féminins, car on en manque et je trouve qu'on manque de diversité de personnages. Moi je ne m'identifie pas souvent aux personnages féminins à l'écran et je pense que si tous ensemble on travaille à proposer des personnages complexes et ancrés dans la réalité, on peut juste être plus gagnant.

Justement, je trouve que ton approche des personnages a quelque chose de féministe, si l'on tient compte de cette théorie féministe où « le personnel est politique ». Tu abordes les préoccupations personnelles de ces femmes (maternité, divorce) en lien avec leur milieu de travail.

Si on dit qu'être féministe c'est être égalitaire — pour les hommes et les femmes — dans ce cas-là je me dis féministe. Ce que je voulais faire avec le film, c'est illustrer trois choix différents, à travers trois femmes. Il y en a une qui va choisir de se concentrer plus sur sa vie familiale, une sur sa vie professionnelle puis une autre qui est encore à essayer de trouver une balance dans tout ça pour son futur. Je me dis que c'est peut-être ça être progressiste pour la cause féminine et masculine ; c'est qu'à un moment donné, on a tous un choix — malgré les conventions de c'est quoi être une femme, une mère, un père, un homme — et je pense que tout ça se déconstruit un peu en ce moment. Tout ce que je souhaite, c'est qu'on ne juge pas les hommes ou les femmes pour leurs décisions ; par exemple, si un homme veut être à la maison pour ses enfants, pourquoi pas ? Il y a une proposition qui est très libre je crois.



Chloé Robichaud en tournage

Les trois femmes de ton film représentent une multitude de portraits féminins, mais expriment à la fois les contradictions qu'on peut retrouver à l'intérieur d'une seule et même femme. Où puises-tu ton inspiration pour la caractérisation des personnages ?

Je me nourris beaucoup, consciemment et inconsciemment, de femmes de mon entourage, de lectures, de biographies de politiciennes, de réalisatrices, et je pense que c'est un amalgame de connaissances. Ces femmes représentent aussi mes propres réflexions et contradictions. Je ne copie pas de personnages en tant que tels, dans le sens que je ne voulais pas reproduire Hilary Clinton, par exemple, ne pas chercher à faire une représentation d'un modèle connu, mais créer ces femmes pour ce qu'elles sont.

Le personnage de Félix est âgé de 25 ans et elle se fait dire par plusieurs que « c'est rare quelqu'un de si jeune en politique ». Tu avais 25 ans lorsque tu as réalisé Sarah. Est-ce que tu te reconnais dans ce personnage ?

Oui, probablement à cause de l'âge, je pense que le personnage par lequel je communique le plus est Félix. Par son vécu, elle

est propulsée dans le monde des grands, elle a des idéaux, est un brin naïve, mais c'est une belle naïveté et elle est confrontée au jugement, à l'idée que les gens se font d'elle. Je ne pense pas que ce soit anodin que j'aie écrit *Pays*, après tout ce qui s'est passé avec *Sarah préfère la course*. J'ai été moi-même catapulté dans le milieu cinématographique québécois pour le meilleur et pour le pire. Aujourd'hui, il s'est installé un calme en moi et je pense aussi que c'est ce qu'on ressent à la fin avec Félix; elle retire une belle expérience de tout ça.



Macha Grenon dans *Pays*

Le milieu du cinéma demeure plus masculin, même si davantage de femmes émergent. Est-ce plus difficile d'être prise au sérieux en tant que jeune femme cinéaste, surtout avec un film qui aborde des sujets politiques sérieux?

Ce n'est pas tant le fait d'être prise au sérieux... Mon âge, c'est peut-être parce que je vieillis, mais on m'en parle moins... Mais, je réalise que le fait que je sois une femme... J'étais à Toronto et il n'y a pas une entrevue où on ne m'en parlait pas et c'était la même chose dans le temps pour *Sarah*... Au TIFF, Anne Émond et moi on a fait une entrevue ensemble et on a constaté toutes les deux à quel point c'était quelque chose qui revenait. On a conclu que tant qu'on va nous poser cette question-là, il continue d'y avoir un problème, car un homme ne se fait pas poser la question à savoir s'il va parler de personnages masculins... Je sais que les gens veulent bien faire en disant «on va encourager un cinéma qui fait parler les réalisatrices femmes». Ils sont fiers de dire que X festival a présenté X films réalisés par des femmes, ce qui est bien, mais à un moment donné, faut faire attention de ne pas non plus les mettre à part. Éventuellement, on n'aura plus à dire ça, je le souhaite, ça va être: on présente ce film, point. Et le débat sera, je le souhaite, terminé, car on aura progressé, mais je me rends compte que la question est encore très vive.

Et il y a un parallèle avec la politique. Félix veut changer les choses, en restant fidèle à ses convictions et sans nécessairement répondre aux attentes d'une fille en politique ou d'une femme en société. Elle n'est pas «politically correct». Comment faire pour changer les choses en politique — ou socialement — si les jeunes aux idées nouvelles doivent

constamment se conformer à celles déjà préétablies?

Idéalement, ça va être de chercher le plus possible à ne plus se conformer. J'ai rencontré différents politiciens de différentes générations et on m'expliquait que les politiciens de 45 ans et plus sont effectivement plus dans la façade; on ne démontre pas les émotions, il y a une pudeur. Chez les générations des Gabriel Nadeau-Dubois de ce monde, Mélanie Joly ou même Justin Trudeau — qui demeure quand même assez jeune — la tendance est à s'exprimer, parler de ses émotions. Ça va être correct de verser une larme en public. Je pense qu'en ayant ces nouveaux modèles, ça peut inspirer les prochains qui rentrent en politique à essayer le plus possible d'être fidèles à eux-mêmes. Mais je me rends bien compte que la politique reste un jeu et il faut faire attention quand on embarque dans le jeu, de ne pas se transformer et de ne pas oublier pourquoi on était là au départ.

Dans ton style cinématographique, on ressent ta signature d'auteur, de Sarah à Pays. Une écriture filmique qui s'inscrit dans l'observation, la réflexion, les regards, où les silences sont éloquents. On ressent la solitude émotive des personnages en ce pays isolé. À certains égards, ton style me rappelle celui de Léa Pool. D'ailleurs, tu la remercies au générique. Est-ce une de tes influences?

Oui vraiment! *Emporte-moi* est un film qui m'a bouleversée pour plein de raisons. Je suis son cinéma et je pense qu'elle est aussi très inspirante, car elle s'est tracé son chemin et à l'époque, il était encore moins commun d'avoir des femmes à la réalisation. Elle est venue me voir lors du montage de *Pays*, car on se croisait souvent à la boîte de post-prod où l'on était. Elle était très intriguée par le film et elle m'a donné ses commentaires et c'était vraiment très apprécié et généreux de sa part. Pour moi, c'est très touchant de dire que mon cinéma te fait penser au sien.

Dans Pays, la musique semble parfois davantage éloquente que les mots et les dialogues. Par exemple, lorsque Félix chante *Une sorcière comme les autres* d'Anne Sylvestre, chanson féministe, ou encore lors du processus de médiation, la musique jazz accentue la mascarade du processus. Pour toi, la musique est-elle un lieu d'expression privilégiée?

Toujours et j'écoute constamment de la musique, c'est une de mes sources d'inspiration. J'écoutais beaucoup de jazz pendant l'écriture du scénario. Je pense que le rythme du jazz me faisait penser aux échanges de médiation dans le film. Le côté improvisé. Aussi, la nostalgie, le côté un peu rétro de cette île figée dans le temps; la musique allait bien l'accentuer. J'aime que ma musique soit placée pour donner l'information ou passer une émotion précise. Mais j'hais lorsqu'on tapisse complètement un film de musique, car j'ai l'impression qu'on masque les choses. J'aime quand la musique est en symbiose avec la mise en scène, le personnage, son état, ou encore celui du paysage, dans le cas de *Pays*.

En 2014, tu as réalisé la série *Web Féminin / Féminin*. Est-ce que tu abordes créativement de la même façon la différence de format/média, ou alors est-ce pour toi une contrainte, un défi?

Je pense que je l'aborde relativement de la même façon. C'est certain qu'il y a des choses qu'on peut se permettre pour les salles de cinéma — et malheureusement les gens vont de moins en moins au cinéma —, mais quand je fais un film, je veux qu'il soit beau dans une grande salle. Je peux me permettre un plan large si je veux, un lent *dolly*. C'est sûr que j'avais conscience qu'en faisant une Web série, j'allais être vu sur des *laptops* et qu'avec un plan large, quelqu'un pourrait avoir l'air d'une petite fourmi et qu'un lent *dolly* de cinq minutes allait peut-être faire décrocher... À ce niveau, j'y pensais, mais dans ma façon d'aborder la création ou de diriger les acteurs, il n'y avait pas de différence. Pour *Féminin / Féminin*, j'ai vraiment bâti une équipe comme je la bâtis pour le cinéma et avec une super caméra utilisée pour le cinéma, car je voulais lui donner un look cinématographique. Je trouve dommage qu'on dise « c'est juste pour le Web, on filme ça avec nos cellulaires », car je pense que le média mérite qu'on le traite avec autant de respect en proposant des images de qualité.

Si l'on tient compte du fait que la fréquentation des salles de cinéma est à la baisse et qu'on traite le média Web comme étant de « second ordre » au niveau esthétique, n'est-ce pas inquiétant pour l'esthétique future du média ?

Je dirais que les Américains, les *Netflix* de ce monde, sont en train de comprendre ça ! Si on regarde certaines séries réalisées par David Fincher, l'esthétique est très cinématographique. C'est quelque chose que je remarque et j'ai l'impression que ça va faire des petits ailleurs dans le monde, car les gens consomment — on le sait — beaucoup sur le Web. Et les gens ont envie de qualité;

plusieurs m'ont dit: « ta série *Féminin / Féminin* c'est tellement beau la lumière ! » Ce ne sont pas nécessairement des cinéphiles et ils remarquent la différence.

Malgré une courte filmographie, tu sembles avoir une équipe fidèle, que ce soit pour la production (La boîte à Fanny), avec certaines actrices (Micheline Lanctôt) ou encore à la direction photo (Jessica Lee Gagné). C'est important pour toi cette fidélité dans le choix de tes collaborateurs ?

Oui ! Évidemment, d'un projet à l'autre, les choses peuvent changer pour X raison, mais je trouve qu'on grandit ensemble, on évolue. C'est important pour moi, sur un plateau, de me sentir en famille, de sentir que je peux faire confiance, qu'on peut me faire confiance, que tout le monde est là pour les bonnes raisons. Avec Jess, on se connaît depuis 11 ans maintenant, on a tout fait ensemble ! Elle est dans ma tête et je suis dans la sienne. J'ai l'impression qu'on peut vraiment aller plus loin, parce qu'on se connaît autant. On est capables de se déstabiliser l'une et l'autre de la bonne façon. Je pense que ces relations-là font que je suis arrivée à faire des films aussi jeune, car j'avais des bonnes personnes qui croyaient en moi et je croyais en eux. Ensemble, on est arrivés là et c'est pas pour sonner faussement humble ! Y'a beaucoup de monde qui me disait: « tu as ton financement pour ton premier long, il faut que tu ailles chercher André Turpin ». Oui André Turpin est vraiment un des meilleurs, mais Jessica me connaît vraiment bien. À cette époque-là, elle n'avait peut-être pas d'expérience de long métrage, mais je me suis dit qu'ensemble on allait apprendre... Et clairement, le temps me donne raison ! 📍



Photo : Chaque personne a son propre pays intérieur...